

“ *Reverendes, dit-il gravement, vamos comer!* ” formule équivalant à “ Madame est servie ”.

Chacun s’assoit.

Deux madriers juxtaposés et soutenus par des caisses formaient la table. D’autres caisses servent de sièges. Très simple aussi le menu. Il se composait de farinha, d’riz et de carne secco.

Après le café, le P. Berthon et moi allâmes jeter un coup d’œil sur le... village, quatre baraque semblables à celle qui nous abritaït, voilà tout Paracahuba. Celle occupée par Sébastião est réservée aux hôtes de distinction ; les autres sont des dépendances.

La volaille pullule, va et vient au milieu des chats et des chiens. Aussi, tout en écrivant mon journal, il me faut subir et les chants criards des coqs et poules qui, sautant sur mes genoux, sur la table, sur mon papier, salissent mes feuilles, et les familiarités des chiens qui essuient leurs pattes à ma soutane et des chats qui se frottent à mes mains avec des ronrons et des gros dos qui sollicitent une caresse.

A quatre heures, Galozzi prend définitivement congé de nous. Le moment de la séparation ne manque pas de nous émouvoir les uns et les autres. Chaleureuses poignées de mains, échanges de sentiments, espoir de se retrouver, et de notre part promesse du prier pour tous.

Nous eussions voulu adresser nos adieux également aux bateliers ; mais ils étaient tellement plongés dans la douce ivresse due aux trop copieuses libations de *cachaça* que nous dûmes y renoncer.